61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

Amour, Discours du for intérieur, histoire, Poésie, Portrait, Protestantisme, Religion

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-10-17
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitMadame, je veux passer ma soirée à causer avec vous.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°103/140-142

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 234-235-236, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/384-392

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°61. Mardi 17 9 heures 1/4

Madame je veux passer ma soirée à causer avec vous. Oui, ma soirée, et à causer. Il est neuf heures un quart ; vous vous couchez à onze heures ; j'ai presque deux heures devant moi. Croyez-vous qu'on invente jamais une façon d'écrire aussi vite qu'on parle ? Je le voudrais bien. Il y avait une fois une Mad. de Fourqueux femme d'un contrôleur général et très aimable, très spirituelle, mais ayant une peur affreuse de la mort. Son testament commençait par ces mots ; si jamais je meurs. Elle n'avait pas voulu se donner le chagrin d'en parler à coup sûr. Elle était convaincue qu'on finirait par découvrir le secret de ne pas mourir, et elle se désespérait de l'idée que ce ne serait pas de son vivant. La découverte que j'invoque ne serait pas si grande ; mais elle aurait bien son prix. A mon avis, le défaut de presque tout en ce monde de l'écriture, de la parole, de la poste, de la conversation, de la discussion, c'est la lenteur. Tout se traîne au dehors quand, au dedans tout va si vite !
Les Hindous ont un petit dialogue charmant : " Qu'est-ce qui est plus rapide que la flèche ? Le vent - Plus rapide que le vent ? L'éclair. Que l'éclair ? Le regard. Que le regard ? La pensée. Que la pensée? L'amour. " Ils ont raison ; il n'y a que l'amour qui aille assez vite, qui mette dans un moment, dans une minute, tout ce qu'on y peut mettre d'émotions, d'idées, de craintes, de désirs, de joies, de peines. On aurait beau faire ma découverte et parvenir à écrire aussi vite qu'on parle ; l'amour trouverait encore cela bien lent. Avez-vous jamais lu quelque chose de cette poésie Hindoue qui a charmé des millions d'hommes pendant plus de mille ans et dont nous ne connaissons encore que des échantillons ? Il y a des choses charmantes, surtout des tableaux tendres. Des amours de mari et femme. Chez nos poètes à nous, l'amour tient une grande place dans la vie ; chez ceux-là, c'est la vie même. Ce n'est pas un épisode, c'est toute l'histoire. On sent, en lisant cela, que ces créatures qui s'aiment, s'aiment constamment à tout instant, en parlant, en se taisant, en marchant, en se reposant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu nulle autre part, toute l'âme, tout l'être devenu à ce point amour, tout amour, et non pas amour violent orageux, combattu, mais amour tendre, heureux; parfaitement heureux, et ne se lassant, ne se rassasiant jamais de lui-même & de son bonheur. Il y a une histoire du Roi Nala et de sa femme Damayanti, une autre de la Princesse Savitry et deux ou trois autres encore où la passion arrive à un degré de profondeur, d'ardeur, et en même temps d'élégance de délicatesse, de finesse, qui surpasse tout ce qu'on a jamais imaginé dans notre Occident, encore froid et grossier ; il faut en convenir, auprès de cet orient-là.
Que j'aurais de plaisir à vous lire cela, à vous lire tant de choses ! Mais lire c'est perdre du temps. Pour vous lire, il faudrait que j'eusse à moi l'éternité. A propos de lire, je vais vous faire envoyer cette petite histoire de Monk et de la restauration de Charles 2 dont la fin vient de paraître dans la Revue française. Cela vous amusera un peu. Il n'y a rien là de tendre, rien de poétique. C'est de la pure comédie vue de la coulisse. Il est très vrai que je n'avais pas écrit cela du tout pour le public mais pour moi seul uniquement pour bien étudier Monk et la grande intrigue de la Restauration des Stuart, comme on étudie un homme avec lequel on veut vivre, et un événement auquel on doit prendre part. Vous me direz si après cette lecture,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf

l'homme et l'événement vous sont devenus bien familiers. Ils me l'étaient parfaitement quand j'ai écrit.
Je suis bien aise que vous ayez causé avec le Duc de Broglie, et point surpris que vous lui ayez trouvé plus d'intimité, plus de confiance. J'espère que dans le cours de cet hiver, vous lui en trouverez encore davantage. J'ai vraiment de l'amitié pour lui, une amitié qui a résisté et résisterait à toutes les vicissitudes de la politique, à tous les commérages des ennemis et à toutes les complaintes des amis. C'est une âme élevée et un esprit distingué, très net en effet, comme vous l'avez remarqué surtout quand il a eu le temps de regarder aux choses. Pour voir, il a besoin de regarder. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la présence d'esprit qui sont quelque fois, nécessaires sur le terrain même au moment de l'action. Mais avant et après, personne n'a plus de pénétration, de jugement et même plus d'invention et de ressources. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.
Je suis fâché de l'accident de Lord Pombroke. Savez-vous pourquoi ? Il est allé vous voir à Boulogne, le 2 juillet, et vous m'avez parlé de lui dans votre seconde lettre. Depuis ce jour-là son non ne m'est pas indifférent. J'aimerais mieux que le Roi Guillaume n'eût pas été mauvais pour sa femme.
Je m'intéresse à la maison de Nassau. Nous le devons, vous et moi, comme Protestants. Je ne vous engagerais pas à lire cela, vous vous en ennuieriez à mourir mais on publie en ce moment à Leide, par ordre du Roi, toute la correspondance des Princes d'Orange pendant, la lutte des Pays- bas contre l'Espagne, et il y a en mauvais allemand et en mauvais français, des lettres superbes, des modèles de confiance dans la mauvaise fortune et de modération dans la bonne. Cette maison a fourni au moins trois hommes qui sont des plus grands, sauf un peu d'éclat qui leur manque. Le fond était en eux supérieur à la forme et c'est par la forme surtout que le commun des hommes est pris.
Puisque nous voilà tous deux si bons Protestants, je veux vous dire que le matin même de mon dernier départ, un des Pasteurs de l'Eglise des Billettes, le seul qui ait vraiment de l'esprit et du talent, Mr. Verny est venu me voir, et m'a dit qu'il s'était présenté chez vous deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il m'a paru avoir le projet d'y retourner. S'il le fait recevez le une fois. C'est un homme de mérite, qui a du cœur et du sens. Sa conversation vous plaira assez, et la vôtre le charmera. Est-ce là assez de conversation ? Il me semble vraiment que je n'ai pas parlé seul et que je sais tout ce que vous m'avez dit. Pourtant le 31 vaudra mieux, infiniment mieux. A demain matin en attendant le 31. Et adieu provisoirement, en attendant l'adieu de demain matin.

11 H.
J'envoie ceci directement. J'ai mon cabinet plein de visites qui viennent me demander à déjeuner. Il sera fait comme vous le voulez. Je vous en parlerai demain. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-17.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur234-235-236
Date précise de la lettreMardi 17 octobre 1837
Heure9 heures 1/4
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf

91

Madame, je vous passe ma soirée à causer avec vous. Oui, ma soirée, et à causer. Il est neuf heures, un quart ; vous vous couchez à onze heures ; j'ai presque deux heures devant moi. Croyez vous qu'on invente jamais une façon d'écrire aussi vite qu'on parle ? Je le voudrois bien. Il y avoit une fois une Mad.e de Tourquenp, femme d'un contrôleur général et très aimable, très spirituelle, mais ayant une peur affreuse de la mort. Son testament commençoit par ce mots : Si jamais je meurs. Elle n'avoit pas voulu se donner le chagrin d'en parler à coup sûr. Elle étoit convaincue qu'on finiroit par découvrir le secret de ne pas mourir, et elle se désespéroit de l'idée que ce ne seroit pas de son vivant. La découverte que j'imagine ne seroit pas si grande ; mais elle auroit bien son prix. Il m'avoit, le défaut de presque tout en ce monde. De l'écriture, de la parole, de la poste, de la conversation et la discussion, c'est la lenteur. Tout se traîne au dehors quand, au dedans, tout va si vite ! Les Indiens ont un petit dialogue charmant : « Qu'est-ce qui est plus rapide que

lauré avec le duc
vous lui avez
franc. J'espère que,
lui en trouvera
de l'amitié pour
résisteroit à toute
à tous les commérages
plaisantes des amis
distingué, très
remarqué, surtout
des ans chers. Pour
Il n'a pas toute
toute la prétention
ressaire sur le
lection. Mais avec
pénétration, des
tion et de ressources.
Granville.

ce lord Pembroke.
vous voir à
n'avez parlé de
Regnier ce jour là,
t.

Guillaume seul
Je m'intéresse à
moins, vous et moi,
gagerois pas à

« la flèche ? — Le vent — Plus rapide que le vent ? —
« L'éclair — Que l'éclair ? — Le regard — Que le
« regard ? — La pensée — Que la pensée ? — L'amour.
Ils ont raison : il n'y a que l'amour qui aille assez
vite, qui mette dans un moment, dans une minute,
tout ce qu'on y peut mettre d'émotions, d'idées, de
craintes, de désirs, de joies, de peines. On aurait
beau faire ma découverte, et parvenir à écrire
aussi vite qu'on parle ; l'amour trouverait encore
cela bien lent.

Avez-vous jamais lu quelque chose de cette
Perrine Indou qui a charmé des millions d'hommes
pendant plus de mille ans et dont nous ne
connaissons encore que des échantillons ? Il y a
des choses charmantes, surtout des tableaux tendres
des amours de mari et femme. Chez nos poètes
à nous, l'amour tient une grande place dans
la vie ; chez eux là, c'est la vie même. Ce
n'est pas un épisode, c'est toute l'histoire. On
sent, en lisant cela, que ces créatures qui
s'aiment s'aiment constamment, à tout instant,
en parlant, en se taisant, en marchant, en se
reposant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu
nulle autre part toute l'âme, tout l'être devenu
à ce point amour, tout amour, et non pas
amour violent, orageux, tumultueux, mais amour
tendre, heureux, parfaitement heureux et ne

se lassant, ne se r
de son bonheur. Il
la femme. D'ailleurs
est dans un bois
à un degré de p
d'élégance, de dé
tous ce qu'on a
encore froid et p
ces Orient là.
cela, à vous lire
prendre des temps
j'étudie à moi

À propos de
cette petite histoire
de Charles 2, dont
la thèse française
Il n'y a rien la
de la pure comé
vrai que je n'ai
publié, mais p
bien étudié mon
Restauration des
homme avec les
auquel on doit
après cette lecture
Sous devenus bien
étonnés quand j

que le veut ?— Que le
— Que le
nsée ? L'amour,
e qui aille sans
eur une animale,
ème d'idée, de
ment. Il auroit
ment à écrire
trouveroit avec
chose de cette
milliers d'hommes
e avec
llons. Il y a
fablement tendres
hez nos poète.
place dans
même, la
l'histoire. Il
tre qui
à tout instant,
chant, ou de
t, de vie
ut l'être, devenu
s non pas
pour amour
mourir et ne

se lassant, ne se rassasiant jamais de lui-même & de son bonheur. Il y a une histoire du Roi Nala et de sa femme Damayanti, une autre de la Princesse Savitry, et deux ou trois autres encore, où la passion arrive à un degré de profondeur d'ardeur, et en même temps d'élégance, de délicatesse de forme, qui dépasse tout ce qu'on a jamais imaginé dans notre Occident encore froid et grossier. Il faut en convenir, après de tel Orient là. Que j'aurais de plaisir à vous lire cela, à vous lire tant de choses! Mais lire, c'est prendre du temps. Pour vous lire, il faudrait que j'eusse à moi l'éternité.

À propos de lire, je vais vous faire emporter cette petite histoire de Monk et de la restauration de Charles 2, dont la fin vient de paroître dans la Revue française. Cela vous amusera un peu. Il n'y a rien là de tendre, rien de poétique. C'est de la pure comédie, vue de la coulisse. Il est très vrai que je n'aurais pas écrit cela du tout pour le public, mais pour moi seul, uniquement pour bien étudier Monk et la grande intrigue de la Restauration des Stuart, comme on étudie un homme avec lequel on veut vivre et un événement auquel on doit prendre part. Vous me direz si, après cette lecture, l'homme et l'événement vous sont devenus bien familiers. Ils me l'étaient parfaitement quand j'ai écrit.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf

Je suis bien aise que vous ayez causé avec le duc de Broglie, et point surpris que vous lui ayez trouvé plus d'intimité, plus de confiance. J'espère que, dans le cours de cet hiver, vous lui en trouverez encore davantage. J'ai vraiment de l'amitié pour lui, une amitié qui a résisté et résisterait à toutes les vicissitudes de la politique, à tous les commérages des ennemis et à toutes les complaisances des amis. C'est une âme élevée et un esprit distingué, très net en effet, comme vous l'avez remarqué, surtout quand il a eu le temps de regarder aux choses. Dans ce cas, il a besoin de regarder. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la présence d'esprit qui sont quelquefois nécessaires sur le terrain même, au moment de l'action. Mais avant et après, personne n'a plus de pénétration, de jugement, et même plus d'invention et de ressource. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.

Je suis fâché de l'accident de Lord Pembroke. Savez-vous pourquoi? Il est allé vous voir à Boulogne le 2 Juillet, et vous m'avez parlé de lui dans votre seconde lettre. Depuis ce jour-là, son nom ne m'est pas indifférent.

J'aimerais mieux que le Roi Guillaume n'eût pas été mauvais pour la femme. Je m'intéresse à la maison de Nassau. Nous la devons, vous et moi, comme Protestans. Je ne vous engagerais pas à

Suivi à cause
causer. Il est m
à vous, bien
moi. Croyez vo
d'écrire aussi
Il y avait une
femme d'un ca
très spirituelle
de la mer,
mots : si jam
le dernier le c
était convaincu
le secret de m
de l'idée que
La découverte
grande ; mais
avis, le défau
de l'élection,
conversation, et
le traine au
si vile ! Les
charmant : e

lire cela, vous vous en emparerez à mourir, mais on publie en ce moment à Leide, par ordre du Roi, toute la correspondance du Prince d'Orange pendant la lutte des Pays-bas contre l'Espagne, et il y a, en mauvais Allemand et en mauvais Français, des lettres superbes, des modèles de confiance dans la mauvaise fortune et de modération dans la bonne. Cette maison a fourni au moins trois hommes qui sont des plus grands, sauf un peu d'éclat qui leur manque. Le fond était si supérieur à la forme, et c'est par la forme surtout que le commun des hommes est pris.

Puisque vous voilà tous deux de bons Protestans, je veux vous dire que le matin même de mon dernier départ, en de Pasteurs de l'Eglise des Billettes, le seul qui ait vraiment de l'esprit et du talent, Mr. Verny, est venu me voir, et m'a dit qu'il s'était présenté chez vous deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il m'a paru avoir le projet d'y retourner. S'il le fait, recevez-le une fois. C'est un homme de mérite, qui a du cœur et du sens. Sa conversation vous plaira assez, et la vôtre le charmera.

Est-ce là assez de conversation? Il me semble vraiment que je n'ai pas parlé seul. Que je dois tout ce que vous m'avez dit. Pourtant le Ot vaudra mieux, infiniment mieux. A

demain matin en attendant le 31. Le dîner provisoirement, en attendant l'action de demain matin.

11 h.

J'envoie cet billet. Mon cabinet plein de visites qui viennent me demander à déjeuner. Il vous fait comme vous le voulez. Je vous en parlerai demain, adieu, adieu.

3

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf

N° 62

Mercredi soir — 9 heures ½.

Vous êtes obéie. Vous verrez comme je vous commencerai, à partir de Dimanche. Ce soir, je suis pressée, le temps perdu. Mais n'importe : vous avez raison, toute raison. Dans un si grand intérêt, il ne faut rien risquer. Je vous le rappellerai si vous m'y forcez par entêtement, penser aussi que, tant que je n'aurai pas copié la lettre, ou son équivalent, notre condition ne sera pas égale. Je n'ai pas de lettre, moi. C'est une indignité ce que je vous dis là, une indignité injoutable. Je demande pardon à ces lettres charmantes que j'ai lues, relues, que je relirai mille fois encore. Et pourtant, je les répète, il me faut la lettre, toute la lettre, ou tout comme. Je jouirai avec un tel transport ! Mais aussi, je dis, tout, de vous, de moi, de notre bonheur. Mais il n'y a pas de bonheur dont on attende, dont on recueille plus sûrement les prémices que celui dont vous êtes dieu. C'est à celui-là, à celui-là seulement que l'âme se livre toute entière. Dans nos premiers tems, j'avais un peu de surprise, un peu de doute. J'étais presque aussi inquiète qu'heureuse. Vos deux lettres

d'Abbeville et de Boulogne m'ont fait faire un pa-
roxisme dans la tête. Puis vous êtes inquiète à
Londres, quand mes lettres ne vous arrivaient pas.
Puis votre retour inattendu. Là encore pardonnez
le mot, j'ai eu un moment de doute, de crainte.
Je me suis demandé si en effet vous revenez bien
pour moi, pour moi seul, sans aucun autre motif,
uniquement pour être près de moi, pour rester
près de moi, pour n'avoir plus jamais de lettres
à attendre en vain. C'était bien long! Je n'osais
y croire. Je me raisonnais pour ne pas croire.
Je ne vous pas, Madame, je ne puis pas croire
légèrement au bonheur. Il est si grand pour
moi! Il prend chez moi tant d'empire! Personne
n'est heureux comme moi. Une fois établi dans
le bonheur, je le trouve mille fois plus beau
que je ne savais. Il a des jouissances que ma plus
chimérique, ma plus ambitieuse imagination
n'avait pas supposées. Vous n'avez pas
d'idée, Madame, de toutes les perfections, de
tous les charmes que je découvrais en vous,
dans votre caractère, dans votre esprit, vos
regards, vos mouvements, le son de votre voix,
dans notre affection, nos conversations, toutes
nos relations. Et ne croyez pas que j'invente
rien, que je rêve rien. Non, Madame, non, une
nature comme la vôtre, une affection comme
la vôtre, est im
inventions, à le
dans le ciel, n
rien prendre. Je
adore, je les ch
Il y a, dit-on,
corps divine Sé
que mille impre
arrivent à tout
tout autre, nous
bonheur. Comme
bien plus chagri
dormir.

Je vais dîner
d'Hacqueville, j
soyez tranquille
royale. Je ne m
prochain dra
dition même,
comme je pars
puis, il de tro
Amiral. Le bal
autorités du dépa
quatre ou cinq
tient la place
Du reste, on gen
que pendant,

la vôtre, est infiniment supérieure à toutes les inventions, à tous les rêves. Seulement, de ce beau dans le réel, rien ne m'échappe ; je n'en laisse rien perdre. Je le pénètre, je le admire, je le adore, je le savoure dans leur inépuisable beauté. Il y a, dit-on, certains états nerveux où tout le corps devient sensible, et d'une sensibilité telle que mille impressions, douces ou pénibles, lui arrivent à tout instant de mille causes qui, sur tout autre, sont sans effet. Je crois cela pour le bonheur. Donnez, donnez mon âme. Vous recevrez bien plus chagrin fois que vous n'aurez eu mes données.

Jeudi matin 7 heures.

Je vais dîner aujourd'hui à Orbec, chez M^r d'Hacqueville, à dix lieues de chez moi, mais loyez tranquille ; c'est la grande route, la route royale. Je ne monterai pas à cheval. La semaine prochaine j'en serai libre pour les dîners ; tous à Lisieux même, ou chez moi, mais sans relâche. Comme je pars, tout le monde veut m'avoir. Et puis, il se trouve que c'est l'époque du recrutement annuel. Le Préfet vient à Lisieux. Toutes les autorités du département s'y réunissent pendant quatre ou cinq jours. Et si j'étais pas là, ce serait la place vide pour l'ombre de Bragues. Du reste, en général, tout cela m'ennuie plus comme pendant, et à présent qu'il subsiste, une fois là,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf

28

on prend son parti, on s'agite. Il y a, dans la physionomie humaine, dans la conversation, dans le repas, dans les affaires, quelque chose qui anime & soutient, malgré qu'on en ait. Et le temps passe, et je cartiai de mon dernier dîner, qui sera le 29, pour me mettre en voiture le 30. Si j'étais seul, je serais à Paris le 31, de grand matin. Mais il n'y a pas moyen. Il faut que ma mère et mes enfans soient à Paris. Je n'arriverai à Paris que pour dîner.

11 heures.

Voilà l'heure, et je partirai tout à l'heure pour Orbec. Comment avez-vous pu imaginer que je voulais savoir la lettre ? Je l'ai donné exprès pour que mon nom ne fût pas prononcé du tout. Il est vrai que c'est très bête.

Comme je vous
Ce sera, peu se
n'importe, vous
si grand intérêt
rappellerai
penser aussi q
la lettre, ou
pas égale. J
indignité ou g
intégralité.
Charmantes qu
mille fois mer
me faut la let
Ses jouissai
seule chose, bien
bonheur. Bri
attente, dont
prouve que ce
à celui-là se
entière. Dans
de surprise, m
aussi inquiet

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996?context=pdf